



LE JOLY, Édouard, *Mère Teresa et les Missionnaires de la Charité*

Henri-Marie Guindon

Volume 36, numéro 3, 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/705820ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/705820ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Guindon, H.-M. (1980). Compte rendu de [LE JOLY, Édouard, *Mère Teresa et les Missionnaires de la Charité*]. *Laval théologique et philosophique*, 36(3), 327–328. <https://doi.org/10.7202/705820ar>

personne ne soupçonnait dans son entourage, celle que Mgr de Laval appelait « un chef-d'œuvre du Saint-Esprit » expérimente une union très intime avec Dieu et goûte une paix profonde qui contraste avec le trouble semé par Satan dans les puissances inférieures de son être.

À mesure que le lecteur progresse dans sa lecture, il devient de plus en plus convaincu de la qualité exceptionnelle, tant humaine que surnaturelle, de cette personne qui, si précocement manifesta une telle maturité et qui, dans un parfait équilibre psychique, parvint jusqu'aux états les plus sublimes de la vie mystique. Dotée de grâces particulières dès sa petite enfance, elle entre, à 12 ans, chez les Sœurs Hospitalières de la Miséricorde de Jésus où elle fait profession à 16 ans. À 22 ans, elle est nommée économe à l'Hôtel-Dieu de Québec et devient à 31 ans, directrice générale du même établissement. Quatre ans plus tard, soit un an avant sa mort, elle est réélue au même poste, à la demande de Mgr de Laval.

Mgr de Laval, dont l'Église vient de reconnaître les mérites par les honneurs de la béatification, avait pleine confiance dans la puissante intercession de celle qui l'avait précédé au ciel. Il est heureux que l'Église ait gardé pour plus tard en faveur de Catherine de Saint-Augustin, ces mêmes honneurs. Cela ne fera que mettre encore davantage en relief le rôle providentiel qu'elle est appelée à jouer dans le contexte sociologique où vit présentement le peuple québécois sérieusement ébranlé dans sa foi et ses valeurs morales.

Henri-M. GUINDON, S.M.M.

Édouard LE JOLY, *Mère Teresa et les Missionnaires de la Charité*, Éditions du Seuil, Paris, 1979, 240 pages, 14 × 20,5 cm.

Qui ne connaît Mère Teresa, cette femme que l'on a qualifiée « l'une des plus grandes "centrales" d'énergie spirituelle de notre génération » ? Depuis plusieurs années déjà les journaux de toutes les parties du monde ont publié son nom à la une. Elle a parcouru tous les continents. Partout où il y avait une misère humaine à secourir, elle est accourue.

Le présent volume n'est ni une biographie bien que Mère Teresa en soit le centre, ni une histoire exhaustive de son œuvre qui est immense. C'est plutôt un récit vivant, anecdotique, qui ressemble parfois à des *fioretti*. L'Auteur a vécu près d'elle

pendant vingt ans comme conseiller de ses *Missionnaires de la Charité*, congrégation qu'elle a fondée et qui s'efforce de perpétuer son esprit. Il fait une large part aux paroles mêmes de Mère Teresa et complète ses souvenirs avec ceux de nombreux témoins de la première heure.

Albanaise de Yougoslavie, Mère Teresa, encore écolière, avait connu les missions de l'Inde. Elle frappa plus tard à la porte des Sœurs de Loreto qui œuvraient au Bengale. Elle se dirigea donc à Dublin où étaient leurs quartiers généraux, y apprit l'anglais et demanda d'être envoyée en Inde où elle fit son noviciat. Devenue professe, elle y enseigna l'histoire et la géographie pendant 20 ans avant de devenir directrice des études à Entally, près de Calcutta. Rien en tout cela de tellement emballant pour une âme aussi ardente. Le Seigneur qui l'avait ainsi providentiellement préparée fit brusquement irruption dans sa vie pour lui révéler sa seconde et définitive vocation. Ce fut le 10 septembre 1946 alors que le train l'emportait vers Darjeeling, dans l'Himalaya. « Le message était parfaitement clair, dit-elle : je devais quitter le couvent et aider les pauvres en vivant parmi eux. C'était un ordre. Je savais où aller mais je ne savais pas comment faire ».

Après avoir vaincu les difficultés inhérentes à pareille démarche et reçu son exclaustation, elle quitte le Couvent, le 16 août 1948 et se retrouve seule, dans une rue de Calcutta, sans abri et sans sécurité. Elle avouera, 27 ans plus tard, que ce lui fut plus pénible de laisser son Couvent que sa famille.

Entre temps, pour être plus apte à répondre aux attentes de sa nouvelle orientation, elle va recevoir une formation d'infirmière chez les *Missionnaires médicales* de Mère Dengel, autrichienne avant-gardiste pour son époque, et qui a obtenu la permission d'exercer la chirurgie et l'obstétrique dans les hôpitaux de sa Congrégation.

Le 19 mars 1949, une postulante rejoint Mère Teresa. D'autres suivront. Une règle s'ébauche, exprimant sa spiritualité et ses aspirations personnelles. « Dans les pauvres, c'est le Christ que vous servez. Ce sont ses plaies que vous lavez, ses meurtrissures que vous baignez, ses membres que vous pansez. Regardez au-delà des apparences, entendez les mots prononcés par Jésus. Ils sont encore vrais aujourd'hui : « Ce que vous faites au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous le faites ». En soignant les pauvres, vous soignez Notre-Seigneur Jésus-Christ » (p. 45). Mère Teresa est tout entière en ces mots dont elle n'a jamais dévié.

Le 7 octobre 1950, elle recevait l'autorisation de Rome de fonder une Congrégation de Sœurs destinées à œuvrer parmi les plus pauvres d'entre les pauvres. L'œuvre a grandi. Les novices se sont multipliées. « J'ai reçu récemment, dit-elle, cinquante candidates qui veulent se joindre à nous, elles viennent d'Amérique, d'Australie, d'Angleterre, d'Afrique ». En 3 noviciats, elle compte 209 novices, alors que d'autres congrégations n'en ont plus depuis des années !

Comme saint Paul, elle est dévorée de zèle pour le Christ. Elle ne dort que 2 ou 3 heures par nuit, écrit des lettres jusqu'à 2 h du matin et se lève d'ordinaire à 4h30. Auprès de ses novices, elle insiste sur trois points : l'abandon total à Dieu, la confiance aimante et la joie.

Quand, en 1976, on célébra le jubilé d'argent des *Missionnaires de la Charité*, dans la plus grande simplicité, Mère Teresa, en louant Dieu avec les paroles de Marie ajouta : « Nous n'avons rien fait. C'est LUI qui a fait tout. C'est à LUI qu'il faut rendre gloire ».

Aussi longtemps qu'il y aura sur terre des personnes de cette qualité, il ne faut pas désespérer de notre monde.

Henri-M. GUINDON, S.M.M.

Fr.-M. LÉTHEL : *Théologie de l'agonie du Christ*, La liberté humaine du Fils de Dieu et son importance sotériologique mises en lumière par saint Maxime Confesseur, préface de M.-J. Le Guillou, Paris, Beauchesne, 1979 (13.5 × 21.5 cm), coll. « Théologie historique », n° 52, 129 pages.

Le livre de Fr.-M. Léthel est sans doute une thèse ou le condensé d'une thèse soutenue pour l'obtention d'un grade universitaire (cf. certaines allusions de la préface de M.-J. Le Guillou). Il en a toute la rigueur, quoiqu'il parvienne discrètement, surtout dans les dernières pages (Épilogue, pages 112-121), à susciter une émotion profonde chez le lecteur à l'égard du personnage de saint Maxime.

Sans s'attacher à des détails inutiles, Léthel décrit l'évolution de la pensée de S. Maxime en face du monothélisme byzantin. Il situe d'abord le point de départ de ce dernier dans un texte de S. Grégoire de Naziance emprunté à son *Quatrième Discours théologique*. Partant des affirmations de Jn 6, 38 et de Luc 22, 42 (et parallèles), S. Grégoire veut répondre à l'objection arienne qui voit là

l'affirmation d'une volonté du Fils différente de celle du Père et l'indice de la non-consubstantialité du Père et du Fils. Grégoire a eu le mérite de discerner que cette volonté autre du Fils par rapport à celle du Père pourrait être sa volonté *humaine* et non sa volonté divine ; mais comme il ne distingue pas de la contrariété l'altérité, il s'empresse de nier cette volonté humaine chez le Christ pour n'affirmer que sa seule volonté divine identique à celle du Père. Cette confusion entre altérité et contrariété devait être la source du monothélisme byzantin.

C'est le *Pséphos* du patriarche Serge de Constantinople, en 633, qui sera la meilleure expression de ce monothélisme. Ce texte vise d'abord à arrêter la querelle alexandrine relative à la question d'une ou de deux opérations chez le Christ. En conséquence, il rejette l'expression « une opération » comme ne faisant pas droit à la distinction des natures établie par Chalcédoine ; mais il rejette également l'expression « deux opérations », et cela au nom du monothélisme qu'il met au point.

Serge envisage à son tour la possibilité d'une volonté humaine chez le Christ ; mais il en arrive lui aussi à la rejeter pour la même raison que S. Grégoire, c'est-à-dire parce qu'elle s'opposerait à la volonté divine. Cependant, alors que chez S. Grégoire la perspective était trinitaire (égalité du Père et du Fils), chez Serge elle est uniquement christologique : il ne peut y avoir volonté humaine chez le Christ, parce que celle-ci s'opposerait à sa volonté divine et briserait l'unité de sa Personne. Dans cette perspective, le refus de la coupe en Luc 22, 42 est considéré comme un mouvement de la chair du Christ permis par son unique volonté divine.

Serge recherche l'approbation du pape Honorius, qu'il obtient, ce qui vaudra à ce pape d'être anathématisé par le troisième concile de Constantinople en 681. Honorius n'a pas su, lui non plus, distinguer entre altérité et contrariété, ce qui l'a conduit à approuver le texte de Serge. Ce dernier recherche encore l'approbation de l'empereur Héraclius : ce qu'il obtient par l'*Ectèse* de 638. Il recherche enfin l'appui de Maxime, moine grec d'Afrique du Nord, qui est considéré comme un des grands théologiens de son époque. Maxime commence par approuver sans réticence le texte de Serge, trop lié qu'il est encore à la christologie néochalcedonienne, qui risquait de laisser dans l'ombre le réalisme vivant de la nature humaine du Christ, sans nier pour autant celle-ci. Pourtant la position de Maxime va évoluer.